

EXTRAIT

Chaque nuit, je vole pendant mon sommeil. Quand j'étais petite, je pouvais voler éveillée, mais plus maintenant ; même si je m'entraîne encore et encore. Et, après ce que j'ai vu hier soir, j'ai encore plus envie de voler éveillée. Ma' dit toujours : Vouloir n'est pas pouvoir. C'est vrai ?

La nuit dernière a débuté comme toutes les autres nuits. Je suis montée dans ma chambre et je me suis changée sous les couvertures pour me cacher du regard de Buddy Holly. J'ai étalé mon ruban rose à pois au milieu du matelas pour le délimiter en deux parties, et, comme toujours, Bethan m'a lancé : j'ai pas envie de dormir de ton côté pourri de toute façon. Mais je commençais à peine à ronfler que son bras s'est abattu en travers de mon visage. Je l'ai pincée et elle a envoyé sa jambe sur mon ventre.

Après, j'ai eu du mal à m'endormir. Mais quand j'ai réussi, j'ai abandonné tout le lit à Bethan et je suis montée en flèche vers le ciel, portée par l'air aussi léger et chaud qu'un duvet. J'ai tendu l'oreille vers la ville endormie, en bas, et écouté son souffle délicat *rh, pfff, rh, pfff*. Et tout autour de moi, la terre chantait.

J'ai survolé un moment le fatras de maisons agrippées à leurs rues comme si elles craignaient de rouler bouler jusqu'à la mer. Mais hier, comme chaque soir, aucune d'elles n'a relâché sa vigilance et je n'ai eu personne à sauver. Je me suis éloignée et j'ai pris de la hauteur pour esquiver le Dragon Rouge qui battait contre son mât au-dessus du pavillon du gardien du château. Je suis redescendue et j'ai rasé la mairie et la plage, filant vers la mer, où l'air forme toujours une croûte sur mes lèvres – comme si j'avais léché un de ces petits sachets de sel qu'on trouve dans les paquets de chips.

La mer respire, elle aussi. Sa poitrine se soulève tant à chaque inspiration, que j'ai peur que le Léviathan de la Bible jaillisse de ses profondeurs et m'asperge d'écume. Des baleines, des marsouins, des sirènes et des tritons, des marins morts, des poissons, des crabes, des petites crevettes : la mer est pleine d'yeux qui m'observent. Je ne vole jamais loin du bord. Si ma ville était une carte, la baie serait marquée d'un *Ici vivent les Monstres* à l'encre d'or.

Comme chaque nuit, j'ai fui la mer pour suivre la route qui serpente au-delà du bassin de baptême et du réservoir d'eau et grimpe les collines qui dominant la ville. En survolant le bassin, j'ai vu un homme qui flottait dedans les bras écartés. La lune se noyait dans ses yeux. C'était la première fois que ça m'arrivait, et j'ai eu si peur que je me suis écrasée sur le lit, en plein sur Bethan. Comme je n'arrivais pas à la repousser de son côté du matelas, je me suis levée de bonne heure pour m'entraîner à voler éveillée.

Il fait froid dans le salon, je boutonne bien mon gilet. Il faut que je me perche le plus haut possible. Le fauteuil de pa' est le siège le plus haut de la maison, mais son coussin est vieux et tout affaissé ; j'ai du mal à garder l'équilibre. Je jette un œil à mon reflet dans le miroir au-dessus du fourneau, et je vois un épouvantail aux sourcils froncés, avec deux bras maigrelets écartés et une éruption de cheveux roux sur la tête. Pa' dit que j'ai les cheveux des Morgan, mais ma' ajoute toujours : Dommage que t'aies aussi hérité de leur nez. Il vaut mieux ne pas trop regarder dans le miroir ou le démon risquerait d'apparaître, alors je ferme

les yeux bien fort jusqu'à ce que je sente mes taches de rousseur ressortir sur mes joues. Le tic-tac de l'horloge marron au-dessus du fourneau, et le robinet que pa' a réparé trois fois goutte dans le cellier. Je me dis : vole. Vole, vole, vole. Doucement, les sons s'atténuent et je me sens vaporeuse et enveloppée de chaleur. Je suis sur le point de m'élever du fauteuil de pa', légère comme un ange, quand j'entends les pantoufles de ma' battre l'escalier. J'en tombe par terre.

Dans le fauteuil d'en face, John Morris ouvre un œil et louche dans ma direction. Je murmure :

— J'ai failli réussir, cette fois.

Il ronronne, enroule sa queue autour de sa tête et se rendort.

Je sors de sous le coussin mou *Le Tigre dans la fumée* que tante Lol m'a prêté, souffle sur des miettes de biscuits coincées entre les pages et me pelotonne tel un chat dans le fauteuil de pa'.

En entrant dans le salon, ma' renifle si fort que les pinces fixées à ses boucles blondes cliquettent les unes contre les autres.

— Ça sent la suie, ici. Et il fait frisquet. Tu aurais pu allumer le feu au lieu de rester assise le nez dans un livre.

— Tu sais bien que je n'aime pas craquer les allumettes.

— Ne dis pas de sottises, Gwenni.

Elle s'agenouille devant l'enchevêtrement de bûches à moitié brûlées. Des nuages de cendre fine tourbillonnent autour d'elle.

— Une jeune fille de treize ans, soupire-t-elle.

Je déroule mes membres et glisse le livre sous le coussin du fauteuil.

— Douze et demi, dis-je.

Ma' repousse le garde-cendres à moitié plein et place des feuilles de journal froissées sur la grille qu'elle recouvre d'un tapis de petit bois et de trois bûches. Les allumettes crachotent et s'éteignent aussitôt, mais le papier finit par s'embraser et le bois se met à craquer. Ma' se relève et secoue les plis de son déshabillé en satin bleu. Un vieux relent de *Un soir à Paris* et de cendres s'élève des plis. J'essaie de retenir ma respiration, mais une douleur me martèle le crâne, comme le fantôme du robinet goutteur, et ma nuque se raidit. Je la masse d'une main froide et me souviens de ce que j'ai découvert dans le cellier, en descendant.

— Il y a une souris dans la souricière.

— Morte ?

— Je crois, oui.

— Il n'y a rien à craindre d'une souris morte.

— Je n'ai pas peur. C'est juste que je n'aime pas les toucher.

Ma' emporte la boîte à bûches au cellier. Par la porte ouverte, je la vois s'accroupir devant la souricière. John Morris la suit, elle le repousse du coude, soulève le mécanisme à ressort et ramasse la petite souris au dos brisé.

— Mémé m'a dit qu'une fois elle avait enlevé une souris d'une souricière par la queue, que la bête s'était retournée d'un coup et qu'elle lui avait mordu le pouce. Elle faisait juste semblant d'être morte.

Ma' emmène la souris jusqu'à la porte de derrière et la jette dans la poubelle.

— Sale bestiole, dit-elle en claquant le couvercle dessus.

Elle se lave les mains au robinet goutteur et revient au salon.

— Apporte-moi la bouilloire, Gwenni. Le feu sera bientôt assez chaud. Ton père va se demander où est sa tasse de thé.

Je vais chercher la bouilloire dans le cellier. Sur les murs, la détrempe verte s'écaille et dessine des visages aux yeux sournois et aux lèvres scellées sur des secrets. Il y en a de nouveaux chaque jour. J'essaie de les ignorer.

— Ma'. J'ai vu quelque chose d'effrayant, quand j'ai volé, cette nuit, dis-je.

Ma' remplit la bouilloire et la pose sur le feu. Ses mains tremblent, un peu d'eau éclabousse les bûches avec un chuintement.

— Dans le bassin de baptême.

— Cesse de dire des sottises. Et je pensais t'avoir prévenue que je ne voulais plus entendre ces sornettes. Tu n'en as parlé à personne, dis ?

— J'ai demandé à tante Lol si elle se souvenait de m'avoir vue voler quand j'étais petite.

— Combien de fois faudra-t-il te le répéter, Gwenni ? Les êtres humains ne volent pas.

— Mais je m'en souviens. C'est la vérité. Vous me teniez chacune par une main, toi et tante Lol. Vous me faisiez sauter et tout à coup vous m'avez lâchée et j'ai volé au-dessus du sol. Comme ça.

Je m'accroupis et j'entoure mes jambes de mes bras.

Ma' m'attrape par le poignet et me relève de force.

— Arrête ça ! Arrête ça, je te dis !

Son déshabillé s'ouvre. Elle en resserre les pans autour de son corps, puis prend une inspiration saccadée.

— Écoute, Gwenni. Ça n'est jamais arrivé. C'est un rêve, comme toutes les autres fois. Je t'interdis d'en reparler à qui que ce soit.

— Pourquoi ?

Je frotte mon poignet douloureux.

— Tu n'as pas envie qu'on pense que tu es bizarre, hein ?

— Bizarre ?

— Oui, bizarre. Dérangée. Que tu as une araignée au plafond. Comme Guto du Wern. L'eau de la bouilloire frémit et recouvre la fenêtre de buée, effaçant le reste du monde.

— Personne ne va penser que je suis comme Guto parce que je vole pendant mon sommeil.

— En rêver, c'est une chose, dire que tu voles réellement, ç'en est une autre. Qu'est-ce que t'a répondu ta tante Lol ?

— Que j'étais peut-être une sorcière.

— Tu vois ?

Ma' resserre sa ceinture. Ses doigts sont tout blancs.

La bouilloire gronde et crache de la fumée.

— Va chercher le plateau du thé, ordonne ma'.